

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 MAI 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zic-zac, par Rodolphe le Fort.—Mai et ses charmes, par Ant. Pelletier.—L'histoire, par G. Laurent.—Poésie : L'abeille, par Brioux.—Poésie : Québec, par B. de Flandre.—Nouvelle canadienne : Le dessous de l'histoire, par Louis Fréchet.—A ceux qui cherchent, par Violette.—Sur la route du Klondyke.—Poésie : Au printemps, par Paul Ivry.—Salut à Marie, par Myosotis.—Nos fleurs canadiennes, (avec gravure) par E.-Z. Massicotte.—L'apostolat de la plume, par Marie Aymong.—Poésie : L'hirondelle, par Sully-Prudhomme.—La guerre hispano-américaine, par F. Picard.—Astronomie, par A. Alain.—L'École Littéraire.—Poésie : Si queris miracula par J.-T.-O. Saucier.—Les Canadiens illustres.—Le poète du prisonnier.—Légendes hongroises.—Nos primes.—Théâtres.—Devinette.

GRAVURES.—La guerre hispano-américaine : Embarquement des troupes espagnoles à Cadix.—Sur la route du Klondyke : Le fort Wrangel.—L'armée espagnole.—L'armée américaine.—Les troubles à Madrid.—Portraits : Le vice-amiral américain Dewey ; Le vice-amiral espagnol Montejo ; M. Sagasta, premier ministre d'Espagne ; Maximo Gomez, l'un des chefs républicains à Cuba.—La journée d'un marin (12 gravures).—Gravures de mode.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Première communion !... Quel chant suave, quels souvenirs délicieux dans ces deux mots !

Dans les vieux pays, c'est une fête qui éclipe toutes les autres même les plus solennelles ; toute la famille est réunie, tout est décoré, couvert de fleurs et de verdure : l'âme de l'enfant qui a vu ces fêtes—les premières dont il soit le héros—en garde un parfum, une délicatesse, une impression telle, que l'on comprend cette belle réponse de Napoléon Ier au lendemain de la prise de Milan :

—Non, général, ceci n'est pas mon plus beau jour. Le plus beau jour de ma vie, c'est celui de ma première communion !

Qu'il avait donc raison, cet homme que nul n'a pu dépasser jusqu'ici !

Oh ! gardez, petits enfants, gardez précieusement en vos cœurs les douces joies de ce jour béni ! La première communion vous rend tels que vous étiez le

jour de votre baptême : de petits anges. Hélas ! Les ailes des anges ont une telle blancheur, que la moindre poussière de la route les ternit—et la boue les anéantit !

Est-ce donc que ce bonheur ne serait qu'un bonheur éphémère ?

Ne le croyez pas !

Bientôt, le successeur des apôtres, Mgr notre révérendissime archevêque, vous imposera les mains : par la confirmation, il fera de vous des hommes, des lutteurs, capables de résister aux assauts du monde comme aux brutales attaques de l'esprit du mal.

Il y a un mois à peine, j'ai eu l'insigne bonheur d'être parrain de confirmation de neuf enfants, à la Maison de Réforme de notre ville ; c'était un jour radieux, un jour de réjouissances les plus douces, les plus agréables : on fêtait le vingt-cinquième anniversaire d'aumônerie du prêtre le plus charitable que je connaisse, et en même temps on fêtait la confirmation de vingt-et-un enfants de cette institution.

Si vous saviez combien c'était touchant ! Si vous saviez combien j'aime mes petits filleuls de la Maison de Réforme ! Ils feront des chrétiens convaincus, j'en suis bien sûr.

Nos lecteurs savent que le ministre des Affaires Étrangères de France a décidé d'offrir, à la cathédrale de Montréal, un superbe tableau reproduisant un épisode de notre histoire nationale : "La première messe célébrée au Canada, le 25 juin 1615."

Voilà un fait peu banal et que nous aimons à rappeler.

Nous n'avons point voulu nous occuper des meurtres exécrables qui ont ensanglanté et avili notre belle province l'hiver dernier : le respect de nos lecteurs nous interdisait de parler de ces horreurs, et nous sommes loin de le regretter.

Nous voulons faire remarquer la tendance néfaste et funeste qu'a notre barreau : de vouloir *singer* (le mot est un peu fort, mais absolument nécessaire) les effets oratoires de leurs confrères d'Europe, et de vouloir, à l'exemple de ces derniers, préconiser les élucubrations fantaisistes de Lombroso.

Les théories malsaines de cet Italien reposent sur l'atavisme, et sur une espèce de prédisposition de l'homme, sorte de conséquence fatale de la prédétermination : la résultante de ces propositions fausses dans leur base, est tout aussi fautive : c'est l'irresponsabilité, ou l'annihilation du libre arbitre. On comprend aisément combien ce raisonnement est contraire non seulement à la saine philosophie dans ses concordances avec la psychologie, mais encore à l'enseignement de l'Eglise et à la raison éclairée.

Ce système a établi un courant de fausse sensibilité, ce qu'on dénomme la *sensiblerie*, grâce à laquelle nous avons assisté au triste spectacle de presque tout un peuple s'apitoyant sur un assassin absolument vulgaire et bestial ; et n'ayant pas un mot, pas une prière, ce peuple, pour les malheureuses victimes... jusqu'à ce qu'un beau jour, à l'audition de nouveaux crimes préparés par cet être pervers, le sentiment public se décidât enfin à retourner au bon sens, à la logique, et, par suite, se résolut à laisser la justice suivre son cours.

Il nous sera bien permis de dénoncer avec indignation certains journaux qui, dans un but de réclame malsaine, ne craignent point de fausser l'opinion publique en la poussant dans cette sensiblerie dont nous parlions, par des comptes-rendus de conversations plus ou moins sottes, dans tous les cas sottement sentimentales, avec ces malfaiteurs, honte de la civilisation.

Il est tout aussi inepte, irraisonnable, d'éveiller des sentiments de mansuétude envers un vulgaire assassin, qu'il est opposé au bien des peuples, même au point de vue religieux, de demander l'abolition de la peine de mort.

Comme chrétien, je suis obligé, en conscience, d'aimer même l'assassin, de lui rendre tous les services que je pourrai, pour le bien de son âme surtout—*est-il tué mon père!*— : mais jamais, au grand jamais,

mon devoir de chrétien ne me permet ou ne me permettra de représenter publiquement cet assassin comme une victime, un martyr !

Il est triste de devoir rappeler des choses aussi simples et aussi claires.

Le Saint-Père, poursuivant sa divine mission, a supplié les Etats-Unis et l'Espagne d'éviter toute effusion de sang. En même temps, le Saint-Père faisait agir Mgr Ireland, ami personnel du président McKinley, auprès de ce dernier, afin d'en obtenir une promesse de paix : tout fut inutile, la guerre fut déclarée.

L'histoire rétablira un jour les faits et félicitera l'égoïsme et le mensonge qui ont ourdi cette trame dont l'issue fatale sera la mort de cent milliers d'hommes.

Nous n'avons aucun parti pris, nous pouvons le dire hautement—on ne peut nous donner aucune preuve que nous ayons ce sentiment. Nous nous intéressons, et nous intéressons encore, au développement *pacifique* des Etats-Unis. Nous avons blâmé, blâmons et blâmerons tant qu'il le faudra l'orgueil et l'égoïsme de ceux qui semblent y faire ce que l'on appelle l'opinion publique.

Nous avons vu avec joie que la parole du Pape a été entendue avec respect, déférence même en Europe, et que les nations affolées du vieux monde ont paru se ressaisir en l'écoutant. N'y eût-il que ce résultat, nous osons espérer—contre tout espoir—qu'il en sortira un grand bien.

Contre tout espoir, avons-nous dit. Nous allons nous expliquer : On se souvient d'avoir vu dans les journaux que, quand le Saint-Père apprit le rejet de ses propositions et la déclaration de guerre, il souhaita d'être rappelé de ce monde. Ce vœu a, peut-être, semblé étrange à plusieurs. Car enfin, il y a eu d'autres guerres depuis l'avènement de Léon XIII. Voilà précisément ce qui donne la compréhension de faits tellement terribles, que le vœu du Souverain Pontife devint ou doit devenir le vœu de chacun : ce n'est point à cause de la guerre entre les Etats-Unis et l'Espagne, que le Saint-Père a été pris de si grande pitié, mais à cause de la *guerre générale*, dont celle-là n'est que le prélude. La guerre actuelle est cette étincelle devant mettre le feu aux poudres, devant soulever l'Europe entière, l'Amérique, l'Asie, joncher de ruines et de cadavres les pays les plus fertiles, rendre déserts les plus peuplés : étincelle que, depuis vingt-huit ans, la diplomatie, par toutes sortes d'artifices, s'est efforcée d'éteindre chaque fois qu'elle apparaissait... Mais cela ne pouvait durer éternellement : soulevé contre Dieu, n'ayant d'autre culte que l'or, le moi, la débauche, le genre humain s'attendait, dans un malaise inconscient et inexplicable, à un bouleversement épouvantable, dont les tentatives socialistes depuis les pétroleurs de Paris jusqu'aux dynamitards de Barcelone ne sont que des prodromes innocents, enfantins. Il y a des mois que nous disons cela.

Dans cette attente anxieuse des grands événements, on annonce que les élections générales de France auront lieu le 8 mai : cette date a une singulière portée. En effet, le 8 mai, c'est le jour choisi pour la fête nationale de Jeanne d'Arc, la sublime héroïne combattant pour la France, et pour l'Eglise, sous la direction *immédiate* de saint Michel ; et le 8 mai, c'est encore la fête de l'Apparition de saint Michel, patron de la France.

Dieu se laisserait-il fléchir à la prière de la douce Vierge de Lorraine, susciterait-il encore un peuple pour exécuter ses décrets—et ce peuple, serait-il le peuple Franc ?...—Les événements vont se précipiter : nous saurons cela avant quelques mois, car il faut un dénoûment.

Au moment où l'Europe s'applaudissait d'avoir évité toute guerre, voici que toute cette sagesse, toute cette diplomatie échoue misérablement là où l'on n'avait rien prévu, rien pressenti.